

A black and white photograph of Claude Durieux, an elderly man with white hair, wearing a checkered suit jacket and a striped shirt. He is shown in profile, speaking into a microphone. The background is dark, and the lighting highlights his face and the microphone.

**Claude
Durieux**

Le témoin très engagé

**La nécessaire indépendance de
l'information, l'indispensable éthique
professionnelle du journaliste étaient
au cœur de ses engagements.**

« **J**ournaliste mais aussi citoyen, l'homme avait une haute idée de son métier, qu'il ne concevait pas sans l'observance d'une éthique rigoureuse... ». Ainsi Manuel Lucbert rend-il hommage, le 16 septembre 1995 dans les colonnes du *Monde*, à son ancien confrère, décédé. Le *Monde* où Claude Durieux avait fait l'essentiel de sa carrière.

Né le 1^{er} mai 1920 dans une famille parisienne modeste — son père est manoeuvre —, Claude Durieux milite très tôt à la Jeunesse ouvrière chrétienne, la JOC. Réfractaire au STO, le service du travail obligatoire créé par l'occupant et le régime de Vichy, il est contraint à une semi-clandestinité. Il devient, en 1943, permanent de la JOC dont l'hebdomadaire *Jeunesse Ouvrière* publie ses premiers articles. Il en sera secrétaire de rédaction et chroniqueur sportif jusqu'en 1947, puis s'engage avec sa femme Madeleine dans le Mouvement populaire des familles, issu lui aussi de la mouvance catholique, avant de passer à *Témoignage Chrétien*, où il exercera comme journaliste jusqu'en 1956.

C'est à cette date qu'il rejoint *Le Monde* où il restera jusqu'à son départ à la retraite, en 1985. Successivement secrétaire de rédaction, puis responsable de la rubrique Radio-télévision, il y créera en 1967 la rubrique Presse qu'il animera jusqu'à la fin de sa carrière. En 1976, son livre prémonitoire, *La télécratie*, est l'un des premiers à analyser la place majeure prise en deux décennies par la télévision comme outil d'un pouvoir gaullien se rêvant en démocratie directe exonérée du rôle du Parlement, et où la séduction du téléspectateur-citoyen devient l'enjeu politique majeur.

Même à la retraite, il faisait jouer son réseau pour aider un confrère

La nécessaire indépendance de l'information, l'indispensable éthique professionnelle du journaliste sont au cœur de ses engagements. Très impliqué depuis la fin des années soixante dans la société des rédacteurs du *Monde*, alors principal actionnaire du quotidien, Claude Durieux en sera administrateur puis vice-président. Il deviendra aussi, entre 1974 et 1981, secrétaire général de la Fédération française des sociétés de rédacteurs. Dix ans plus tard, en 1990, il estimera néanmoins dans un rapport du SNJ, au vu de leur évolution, que les sociétés de rédacteurs, « sans pouvoirs réels, [...] ne sont que des faux-semblants dont se servent certains directeurs de journaux pour détourner leurs collaborateurs des syndicats. » Elles connaîtront cependant un certain regain à partir des années 2000.

Militant de la section parisienne du SNJ, il est élu en 1979 au Bureau national du syndicat, dont il sera secrétaire général de 1980 à 1982, premier secrétaire général de 1982 à 1984, et à nouveau secrétaire général entre 1984 et 1990. Des années riches en combats où les syndicats de journalistes sont souvent seuls en première ligne. En premier contre les concentrations dans la presse orchestrées par Robert Hersant avec des complicités politiques de tous bords, malgré — ou à cause de — son passé collaborationniste qui le fit condamner à 10

ans d'indignité nationale. Ce qui fera écrire à Claude Durieux, dans *Le Monde*, en 1981 : « *L'absorption du Havre Libre par le groupe Hersant n'est pas seulement un défi à ses lecteurs, aux anciens résistants et à tous les démocrates. Elle interpelle aussi la justice, le gouvernement et le Parlement, auquel doit être soumis un projet de loi destiné à protéger l'information et ceux qui travaillent des appétits financiers.* »

Ces concentrations, les journalistes s'y opposeront, souvent en intersyndicale au sein de l'UNSJ, l'Union nationale des syndicats de journalistes, dont Claude Durieux sera aussi tour à tour, de 1981 à 1988, président, vice-président ou secrétaire général. L'UNSJ avait déposé plainte en 1977 contre Hersant pour infraction aux ordonnances de 1944. Après 7 ans d'instruction, celui-ci était mis en examen mais toujours pas jugé. En 1983, Claude Durieux soulignait qu'il « *le serait d'autant plus difficilement que Robert Hersant bénéficiait désormais d'une solide immunité parlementaire...* ». Quant à la loi espérée, adoptée en 1984, elle scellera la fin des ordonnances de 1944 restées inappliquées en leur substituant des mesures anti-concentrations qui resteront tout aussi inefficaces.

Autorité et diplomatie

La Commission de la carte d'identité des journalistes professionnels, la CCIJP, sera un autre terrain, où ce fin mélange d'autorité et de diplomatie qui le caractérisait trouvera à s'exprimer. Il en sera d'ailleurs le président à quatre reprises entre 1987 et 1995. En 1992, sous sa présidence, la CCIJP sort de sa réserve pour la première fois de son histoire, et adopte à l'unanimité de ses membres, journalistes et employeurs, un appel à la vigilance de tous après les dérives médiatiques du faux charnier de Timisoara et de la couverture de la première guerre du Golfe. « *Devant la cascade de "dérapages" qui sapent la crédibilité des journalistes et des médias, la Commission de la carte estime de son devoir d'appeler solennellement les éditeurs et les journalistes, chacun selon ses responsabilités, à conjuguer leurs efforts pour donner un coup d'arrêt à cette dangereuse dérive* », souligne notamment l'appel.

En 1993, dans un article pour la revue *Après-demain*, il rappelait cependant le refus constant des éditeurs d'annexer le texte de la Charte à notre Convention collective. « *En fait, chaque éditeur est plus soucieux de faire la loi chez lui que de prendre le risque de se voir opposer éventuellement, en cas de divergence avec tel de ses collaborateurs, une Charte-référence de portée nationale.* » Le constat reste d'une criante actualité.

Faisant figure d'autorité morale dans le syndicat, très respecté dans la profession, Claude Durieux était aussi doté d'un humour solide, qui pouvait être acerbé mais ne s'exprimait le plus souvent que par un plissement des yeux qui seuls souriaient dans un visage impassible. Une impassibilité toute de façade, qui pouvait exploser si nécessaire, ou faire place à beaucoup d'humanité. Même à la retraite, il était de ceux qui n'hésitaient pas à faire jouer leur réseau pour aider un confrère en difficulté. Et les dernières années, même s'il résidait le plus souvent à Aubenas, même émacié et essoufflé par la maladie, il passait régulièrement Rue-du-Louvre. Des fois qu'il puisse se rendre utile...

Martine LOCHOUARN